

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres. N. O. La Nouvelle-Orléans.

Entered as the Post Office of New Orleans, Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 5 janvier 1911. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

La répression de la corruption en Russie.

A la suite de l'enquête sénatoriale sur le fonctionnement de l'administration de l'artillerie, M. Meyer, qui était il y a trois ans chef du département des canons à la fonderie gouvernementale de fer et d'acier d'Obokof, a été arrêté. Sa correspondance a été saisie. M. Meyer avait des relations étendues avec plusieurs maisons étrangères. Plusieurs autres personnes qui ont été en rapports avec M. Meyer à des époques différentes ont été aussi arrêtées. Cette arrestation a produit une vive émotion.

PENSEES.

L'usage du monde, c'est bien souvent l'usage de soi. La bonté qui prend sa source dans la faiblesse n'est pas la vraie bonté, mais c'est la plus aisée, et, par suite, la plus répandue. Aux heures de découragement, accrochez-vous au travail comme le naufragé à une épave, quand le bateau va sombrer.

Les Fêtes de Noël en Angleterre.

Joyeuse fête de Noël ! disent les Anglais, qui considèrent la date de la naissance du Christ comme la plus glorieuse de l'année, celle qui devrait recommencer "l'an neuf" des anciens Gaulois. Leurs cartes postales, échangées par milliers, dont leurs amis parlent avec une telle joie, sont une large part, s'envoient régulièrement la veille de Noël et portent toutes: "A merry Christmas and a happy new year!" Un joyeux Noël et un heureux nouvel an! Charmante coutume, touchante évocation des âges de foi, qui ne distingue pas entre la solennité chère aux peuples chrétiens et la fête purement civile du jour de l'An, mais les rassemble et les confond dans un même souhait de bonheur. Bonheur personnel, familial, national, inséparable dans leur pensée d'une joie chrétienne traditionnelle.

"Christmas" est un terme moyenâgeux, analogue à "Mischelmas" à "Martinmas", la Saint-Michel, la Saint-Martin, qui signifie la messe du Christ, la joie des Anglais. Chez eux, point d'office de nuit ni de réveil. La fête ne se célèbre que le jour de la Noël.

Dans le cadre parfois majestueux, toujours correct et élégant des châteaux de l'aristocratie anglaise, la Christmas prend une ampleur patriarcale. Sous la haute voûte du hall se dresse, étincelant de lumières de boules d'ore et d'argent, chargé de bijoux et de menus bijoux, le sapin algébrique d'air et de vie. C'est là, qu'après l'office de onze heures, les enfants et petites-enfants des quinze ou vingt tenanciers du manoir et de leurs carrières, — des cent et quelques tenanciers, lorsqu'il s'agit des terres du "Earl of But", propriétaire de toute l'île de Man, — viennent recevoir les cadeaux dus à la générosité des seigneurs. Ce jour-là, dans la "partry", l'office des gens, le "roast beef", l'"ale" et le "pudding" sont à la discrétion de tout venant.

Ces habitudes familiales, jointes à un souci constant de l'inspiration chrétienne des enfants de la "tenantry" et des besoins du petit personnel agricole, ont leur répercussion sur les élections.

A Londres, les préparatifs de la Noël atteignent des proportions gigantesques. Le climat humide de la Grande-Bretagne ne facilite point l'élevage du dindon. Aussi, pendant la quinzaine qui précède Christmas, les caboteurs anglais ramassent les canards des côtes normandes et bretonnes, en plus des poulets, œufs et beurre habituels, les dindons et dindes des marchés, souvent amassés de loin pour la circonstance, sans préjudice des pièces de choix qui s'expédient en masse par messagerie. L'Anglais, même d'aisance moyenne, qui n'aurait pas un "turkey", "un dindon", à sa table, le jour de Noël, se croirait déconsidéré dans son milieu; de même que les jeunes gens qui négligeraient, ce jour-là seul, d'embrasser les jeunes filles s'aventurant sous le "mistletoe", le gui qui s'accroche à la voûte, manqueraient de courtoisie. Au marché de Covent Garden, ce sont, la veille de Christmas, en face de montagnes de légumes que la culture anglaise veut géants, des files serrées de "turkeys" plumés, parés, prêts à expédier dans tout le Royaume-Uni, ou à vendre de 8 à 10 shillings. Nul ce jour-là ne regarde

Le Triple fleuron d'Evesham.

Evesham est une vieille petite cité provinciale anglaise, coquette, propre et très "réactionnaire", dont on lit peu le nom en tête des dépêches, dans les journaux. Mais la révolution de Portugal, en exilant le jeune roi Manuel, les incidents de l'Action française, et ces jours-ci, la maladie heureusement terminée de la Duchesse d'Orléans, ont, sur cette petite ville, appelé l'attention. A cinquante sur les rives fleuries de la sinieuse rivière d'Avon, qui, illustra, un peu plus loin, à Stratford, William Shakespeare, aux confins des trois comtés de Worcester, de Gloucester et de Warwick, Evesham est le prototype de ces villes fidèles aux traditions du passé, ennemies des trop brusques changements, enracinées dans leurs habitudes et leurs usages, un peu mortes, à la description desquelles se complaisait Dickens.

Cette région est la citadelle, — on dit là bas: "le bourg pourri" — du conservatisme anglais. Les "whigs" n'ont jamais pu y entrer. L'influence terrifiante des " Tories". Depuis qu'il existe une Chambre des communes, et qui vote, ces derniers ont toujours été les maîtres de la place. Depuis vingt ans, Evesham nomme les mêmes députés conservateurs, et l'un d'eux n'est autre que l'Hon. Austen Chamberlain — le fils de "Joe" — qui, à peine entré au Parlement, se promène dans les avenues du pouvoir, le monocle à l'œil droit, l'orchidée à la boutonnière, tout comme son père dont il a hérité, d'ailleurs, les incontestables qualités de finesse, d'énergie et de savoir-faire.

La ville d'Evesham porte, au sommet de sa petite couronne murale, un triple fleuron. Le premier, c'est Woodnorton, ou "bois du Nord", le superbe domaine qu'acquies, en 1550, S. A. R. le duc d'Almaté à qui il servait principalement de rendez-vous de chasse, que transforme M. le comte de Paris et qui est aujourd'hui la résidence principale de Monseigneur, le duc d'Orléans. Situé au nord d'Evesham, le parc et les bois de Woodnorton, où l'on remarque, entre autres, une véritable "futaie" de rhododendrons, peupliers rivalisant avec les plus somptueuses propriétés terriennes du Royaume-Uni et atteignant presque à la grandeur de ceux de leur voisin très rapproché, B enheim, au nord de Marlborough, riverain, lui aussi, du "Great Western", mais plus près de Londres, dans la banlieue de l'universitaire cité d'Oxford.

Comme jadis Twickenham ou Clarendon, — comme aujourd'hui Chislehurst et Farnborough, — Woodnorton semble avoir de nos jours le triste privilège d'abriter des princes et des rois en exil. N'a-t-on pas lu il y a quelque temps, le récit de la touchante réception faite par le chef de la maison de France à sa sœur, cette belle et douce princesse si française, la reine Amélie, et à son neveu, le duc Manuel de Portugal? Il y a trois ans, Woodnorton était en fête. On y célébrait, dans la chapelle même du château, l'union de la princesse Louise d'Orléans avec le prince Charles de Bourbon, et toute la population d'Evesham s'associait à l'agrès de ses hôtes royaux. Elle s'est réunie l'autre mois de nouveau, mais pour faire un cortège de douloireux et de respectueuse sympathie au jeune Roi forcé de quitter sa patrie, et à son auguste mère sur le beau front de qui la cou-

THEATRE DE L'OPERA.

Notre esprit n'a pas été déçu, la salle du théâtre de la rue Bour-

bon présentait, hier soir, l'aspect que nous lui voudrions toutes les fois qu'il y a spectacle; un public nombreux occupait toutes les places et a fêté les artistes, comme il convenait d'auteurs, car ceux-ci ont chanté et joué d'instinct le rôle qu'ils ont joué de si proche et de si lointain.

La Bohème, que l'on y donnait, est l'œuvre d'un maître; le sujet en est intéressant, traitant de poésie. Les meilleurs auteurs de notre époque n'y auraient trouvé qu'un thème à vanité; Puccini y a vu tout un monde nouveau qui avait échappé à la perception des plus habiles compositeurs de nos jours. C'est que Puccini, l'auteur de la partition, est aussi poète que l'était Murger, l'auteur du roman.

Ces "nursery" — un bien joli mot, entre parenthèses, et qui n'a guère d'équivalent dans notre langue sauf en ce qui concerne l'élevage de nos bêtes pour lequel le mot de "nursery" est français — ces "nursery", disons-nous, vaudraient presque à elles seules le voyage. Elles recouvrent une superficie de plusieurs centaines d'"acres" et, à elles seules, elles fournissent au Ministère de Londres les deux tiers de sa consommation quotidienne en fait de fleurs et de fruits. Si la belle Touraine est le "jardin de la France", Evesham est à la fois le jardin et le potager de l'Angleterre. C'est une Touraine avec moins de bleu dans le ciel et avec un peu plus de noir de fumée. Une Touraine à laquelle on aurait joint la roseraie de Bagatelle et les "forceries" fuitières de Baillou et de Roubaix.

Le troisième "feuilleton" du triptyque dont s'enorgueillit Evesham, c'est son champ de bataille, et il s'éclaircit, celui-ci, à la lumière de l'Histoire. La plaine immense où, en 1265, le prince Edouard mit en pièces les troupes de Simon de Montfort, comte de Leicester, domine la ville en un immense arc de cercle qui vient mourir au pied même des futaies de Woodnorton.

Le prince Edouard y reconquit la couronne de son père, mais il dut, par un serment solennel, promettre à Simon de Montfort, qui lui rendait son épée, d'admettre "les cités et les bourgs" d'Angleterre à avoir désormais, auprès de la Couronne, leurs représentants à côté des "lords" qui, jusqu'à cette époque, avaient seuls leur entrée dans les conseils du Roi. Ce fut l'origine de la "Chambre des Communes" et le véritable berceau des libertés anglaises. Ceci se passait dans la nuit du 4 août 1265, de telle sorte que les Anglais peuvent se flatter d'avoir eu, eux aussi, leur "nuit du 4 Août". Seulement ils l'eurent, eux, plus de cinq siècles avant la France et il leur en coûta moins de sang et moins de larmes.

Déjà au treizième siècle, la France devait être la grande pourvoyeuse de la grande "semence" des libertés publiques, car, on le sait, le héros d'Evesham n'était autre que le fils aîné de Simon, comte de Montfort, que rendit célèbre la "guerre des Albigeois". Les Anglais ont fait de lui une sorte de héros populaire, quelque chose comme un Cromwell du moyen-âge. Témoin la curieuse inscription latine qui orne la dalle funéraire sous laquelle il repose:

Salve, Simon Montis Fortis Titulus flos militiae! Duras penitus mortis Protector genitus anglica!

Salut, Simon de Montfort, fleur de notre aïe, qui souffris une mort cruelle pour mériter le nom de "Protecteur" du peuple anglais!

Dans les ruines de l'abbaye d'Evesham, non loin d'une massive tour carrée surmontée de six clochetons effilés qui subsiste toujours, un obélisque de pierre rappelle le serment solennel prêté par le prince Edouard à son vainqueur vaincu.

Le pacte fut loyalement tenu par Edouard devenu roi et par tous ses successeurs, et c'est peut-être ce qui explique le "loyalisme" intégral des habitants d'Evesham et leur fidélité à envoyer siéger aux "Communes", nées sur leur sol, des députés invinciblement attachés aux idées conservatrices qui, tant de siècles durant, firent la gloire et la fortune du Royaume-Uni!

ORPHEUM.

Les numéros du programme de l'Orpheum sont très appréciés du public qui va en foule assister à leur exécution. Tous les artistes qui paraissent successivement en scène excellent dans leur genre. Un programme aussi intéressant que varié est préparé pour la semaine prochaine.

TULANE.

Toujours beaucoup de monde au Tulane pour apprécier les excellents artistes qui jouent "The Arcadians", une amusante comédie musicale.

Elle sera donnée en matinée samedi.

CRESCENT.

Succès croissant à chaque représentation pour "The Virginian" et ses admirables interprètes. Une dernière matinée à prix populaire sera donnée samedi.

Edition Hebdomadaire de "Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O. No 24. Commencé le 10 Dec. 1910

LE GOUFFRE. GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL. DEUXIEME PARTIE

LUTTES ET DETRESSE

UN AN APRES (Suite)

"Tu es ma seule amie, Lucie. Tu es le seul cœur auquel je puisse me confier. Je suis atteint d'un mal-

guérissable, et seule tu le connais. J'en mourrai. Quand? Après quelles luttes et quels résultats? En dehors de ces détestables courtoisies, je n'ai plus qu'une obsession: Je suis dévoré du désir d'être riche. Je voudrais acquérir une fortune, une grande! Par quel moyen et pourquoi? Le moyen, je le cherche. Le raisonnement, la voici: Je pourrais me rapprocher d'elle, fréquenter son monde, la revoir enfin! Perdu dans la foule où je me vois jeté, il m'est aussi impossible de parvenir jusqu'à elle que d'aborder les étoiles du ciel. Un commis de banque dans les salons du grand faubourg! Depuis mon départ de Rouves, je ne l'ai pas aperçue. Et que de fois je l'ai cherchée. Je sais pourtant qu'elle est de retour à Paris. L'hôtel de la rue des Saint-Pères fermé pendant de longs mois, a revu ses maîtresses ces jours derniers. J'y suis passé hier. Les fenêtres étaient ouvertes, les domestiques en mouvement. La comtesse de Marans est sortie dans son coupé. Au bruit de la grande porte

qui tournait sur ses gonds, je m'étais éloié. Elle a passé près de moi, seule dans sa voiture. Elle semblait triste et vieillie. A bientôt, ma chère Lucie. C'est dans ton cœur de mère que je déverse mes chagrins, mes douleurs. Je ne parle pas de mes espérances. Je n'en ai pas. Plains-moi et avec ta tendre indulgence pour ton misérable nourrisson, excuse l'acte de dévouement que je n'expierai jamais assez cruellement. Ton ROGER.

P. S. — Je lis dans un journal de soir qu'on annonce, comme très prochain, le mariage de M. R. d'Andelle, avec mademoiselle de Fel-Lussay. Il en est donc encore question? Je croyais tout rompu. Hélas! SOIREE DE CONTRAT

Lorsque Mathilde de Fel était arrivée à Paris avec sa tante, une de ses amies l'attendait avec impatience. C'était Lucie de la Forge, de venue depuis longtemps madame Latour. On pense qu'elle dut être leur première entrevue.

Plus librement encore qu'avec madame de Marans elle devait déverser ses chagrins dans le cœur de cette intime à laquelle elle n'avait jamais dissimulé rien de ses impressions ou de ses sentiments. Qu'avait-elle d'ailleurs à en cacher? Que pouvait-elle se reprocher? Prévenez par une lettre dans laquelle la malheureuse lui disait: Viens, je t'en prie! J'ai tant de choses à t'apprendre et d'horreurs à te raconter. Viens. C'est une désespérée qui te le demande. La jeune femme était accourue. Et alors elle avait compris la douleur de cette innocente, ses anxiétés, sesangoisses, et la vivacité de ses ressentiments. Que faire? Les craintes qui tourmentaient si durement la malheureuse et sa tante n'avaient pas tardé à prendre un caractère plus aigu, pour se changer en certitude. Alors la comtesse de Marans et sa nièce avaient songé à rompre tous les projets de mariage, à la reprendre leur entière liberté. La comtesse s'en était ouverte à l'ancien préfet. A mots couverts, elle avait fait entendre à M. d'Andelle que la santé de sa nièce subissait une crise terrible, que son docteur

semblait trouver le cas très grave: qu'il ne s'expliquait pas les troubles dont il était le témoin et qu'elle laissait le futur de Mathilde libre de retirer sa parole. Qu'en tout cas elle devrait voyager quelque temps et se distraire. Plus d'une fois elle était revenue sur ce sujet brûlant. Lorsqu'elle était sur le point d'entrer plus avant dans la voie des confidences, l'ancien préfet l'arrêtait en lui disant: Je ne veux rien savoir sinon que cette pauvre Mathilde soit souffrante. Je connais sa délicatesse, ses sentiments. J'ai pour elle une tendresse toute paternelle. Soignez-la. Veillez sur elle. Faites tout ce qu'il faut pour son rétablissement. Ne vous vax vous accompagner. Et si la marquise insistait, il l'interrompait d'un geste ou d'un mot. En somme il conduisait ses affaires de main de maître. Jamais plus d'adresse ne fut mise au service d'une plus mauvaise cause.

Entourer de petits soins, de prévenances, de flatteries, une jeune fille, facile à convaincre et à duper. Lui répéter sur tous les tons qu'on l'aime, qu'on l'adore. Lui lire en vers et en prose, lui jurer qu'on n'a en vue que son bonheur.

Elever autour d'elle une véritable muraille de la Chine qui l'empêche d'entendre le son de cloche qui pourrait nous être défavorable et tienne à l'écart les amis qui tenteraient de l'éclairer. Et de nous dépêcher tels que nous sommes.

Et n'agir ainsi que dans le but de mettre la main sur sa fortune et de réparer avec ses économies les brèches de la nôtre. Descendre plus bas, et, connaissant une faute grave et dés honorante commise par elle, feindre de l'ignorer, éviter les explications et les aveux qu'elle veut nous faire, afin de l'accabler plus tard sous cette félicité, de ne rien faire une arme en cas de besoin, et de la contraindre, en lui mettant le couteau sur la gorge à toutes les concessions, même les plus humiliantes! Tel était le plan du marquis d'Andelle, la comédie imaginée par lui et jouée par deux artistes d'un talent égal, lui et son fils.

Depuis la conversation de l'ancien lieutenant avec Mathilde de Fel dans le parc de la Tremblaye, le jour où il l'avait surprise en tête-à-tête avec son voisin de Rouves, lorsque sa facture, en lui confirmant sa promesse de l'épouser, lui avait dit: "Laissez-moi libre de fixer la date de notre mariage et je vous promets de ne pas retirer la main que je vous ai donnée. Je vous ai tenu strictement sa parole. Après avoir répondu par un

joli mot à cette proposition: "Je vous aime! A Dieu ne plaise que je vous coûte jamais une larme. J'attendrai!..." il s'était exécuté. Il avait attendu. De longs mois s'étaient écoulés. Jamais, en apparence, secret ne fut mieux respecté que celui de sa fiancée. A aucune époque, ni par lettre ni de vive voix, il ne l'avait pressée de hâter ce mariage, qu'il disait si passionnément désiré. Jamais il n'avait paru s'informer des démarches de Mathilde et de sa tante, ni de leurs absences ni de leurs voyages. Comme son père, il s'inclinait devant les moindres désirs de la comtesse et de la jeune fille. Madame de Marans, qui détestait les villegiateurs ailleurs que dans ses terres, avait passé des mois entiers — même au milieu de l'hiver — en Suisse, en Tyrol ou en Italie, jamais elle n'avait manifesté le moindre étonnement. Tant de constance et de réconciliation devaient être couronnées de succès et recevoir leur récompense. Vers le milieu de mai de l'année mil huit cent quatre-vingt-onze, onze mois après l'attente de Rouves, à la suite d'un dîner qui avait réuni un certain nombre de familiers à l'hôtel de Marans, l'ancien officier s'approcha de sa future et, lui prenant les mains,